



Il ramena par derrière les deux mains de Fragon (pag. 214.)

étonnement, je me trouvai en face de mon portrait.

Je reconnus celui qui était dans la chambre de mon père, à Méridor; le comte l'avait sans doute demandé au baron et obtenu de lui.

Je frissonnai à cette nouvelle preuve que mon père me regardait déjà comme la femme de M. de Monsoreau.

— La suite au prochain numéro —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR  
PAUL BOCAGE

(Suite.)

En résumé, elles contenaient le récit détaillé, minutieux des dires, faits et gestes des Puritains de Paris depuis la fondation de leur société.

Rien n'était omis dans cette relation des travaux et résultats du travail de chacun des membres de cette grande association.

Le cafetier de Montrouge, en dépouillant cette correspondance, paraissait avoir totalement oublié le but pour lequel il se trouvait dans le cabinet de Gaston.

— Ces diables de jeunes gens! murmura-t-il en souriant et en pliant les lettres les unes après les autres après les avoir parcourues, ont la manie de raconter leurs pensées, leurs sentiments, toutes leurs impressions à leurs amis, comme s'il n'y avait pas de quoi les faire pendre à chaque ligne.

Et puis le jour où nos amis deviennent nos ennemis, — ce qui n'est plus qu'une affaire de temps, — des lettres, dans lesquelles on a buriné sincèrement son opinion sur les prin-

ces, sur leurs excellences les ministres, sur monsieur le préfet lui-même, sur tout le monde enfin, dans une très-honnête intention, sans doute, par amour désintéressé du bien, des lettres aussi confidentielles, aussi dangereuses par conséquent, circulent entre des mains étrangères et se trouvent un beau matin, on ne sait comment, sur le bureau de M. le préfet de police, — ou de son bras droit, M. le chef de la sûreté! — Oh! jeunes gens! jeunes gens! — Cœurs sages et têtes folles! — Quels précipices ne côtoyez-vous pas, à votre insu! Heureusement que je me trouve là, tout exprès, pour retirer ces périlleuses pièces de la circulation!

Ce Christian de Sauveterre, ajouta-t-il en refaisant le paquet avec soin, pourra peut-être un jour me brûler une fameuse chandelle en reconnaissance du bon office que je lui rends. Serrons précieusement ses autographes.

Et ce disant, le cafetier du *Houx-Blond* envoya les lettres de Christian rejoindre dans sa poche les épîtres de Saint-Romain et de ses autres amis, absolument comme si sa poche eût été une boîte aux lettres.

Puis, après avoir fermé le quatrième tiroir, dans lequel il avait trouvé tous ces trésors, il ouvrit le cinquième.

Ce tiroir contenait des bijoux de jeune homme : une montre à cuvette d'émail avec la couronne des marquis de Gèvres et leur devise en perles fines, un cachet avec son blason, des bagues avec son chiffre, des boutons de chemise en diamants, des épingles de cravate surmontées de pierres précieuses, etc.

Le cafetier de Montrouge, qui paraissait se connaître en joaillerie aussi bien qu'en toute autre chose, regarda un à un chacun de ces bijoux, une à une chacune de ces pierres précieuses et de ces perles fines, avec la patiente et scrupuleuse attention d'un connaisseur; puis, apercevant dans un coin de ce tiroir une boîte d'ambre vide qui lui parut d'assez grande dimension pour contenir tous les objets épars dans le tiroir, il prit la boîte

et déposa dedans, l'un après l'autre, chacun de ces bijoux, qu'il disposa symétriquement.

— Diables de jeunes gens! reprit-il. Jeunesse négligente, travaillez donc, escrimez-vous, faites blanchir vos cheveux ou devenez chauve; suez toutes les sueurs de votre corps, joailliers, orfèvres et lapidaires; mourez à confectionner ces montres précieuses, à enchâsser ces splendides joyaux, pour qu'un jeune homme insouciant les laisse traîner dans les recoins de ses tiroirs comme les cailloux d'un ruisseau!

Tout en s'exprimant ainsi, le cafetier du *Houx-Blond* referma la boîte dans laquelle il était parvenu, à force de patience, à faire entrer tous les objets susdits.

Il mit la boîte dans la poche de son large pantalon, les poches de son paletot étant pleines, et il poussa le cinquième tiroir.

En voyant qu'il ne restait plus à ausculter que le sixième tiroir du bahut, c'est-à-dire le dernier, l'agent amateur se souvint du but de son exploration.

Il l'ouvrit rapidement.

Rien qu'en l'entr'ouvrant, le cafetier de Montrouge sut tout de suite à quoi s'en tenir.

Comme le quatrième tiroir, le sixième était rempli de lettres.

Mais le doux parfum qui s'en exhalait et se répandait tout autour de Fragon, indiquait suffisamment que ces lettres étaient bien des lettres de femme, par conséquent des lettres d'amour, par conséquent les lettres de madame Métral (nous voulons dire mademoiselle de la Roche-Malo).

C'étaient bien ses lettres, en effet.

Avant de s'en assurer, le cafetier de Montrouge tira sa montre et regarda l'heure.

Il était dix heures environ. — Il avait donc devant lui tout le temps nécessaire pour prendre connaissance de ces épîtres amoureuses.

Cette collection était divisée en une infinité de paquets enrubannés, les uns plus gros, les autres plus petits, et portant à l'angle gauche la triple date de l'année, du mois et du jour